



Pistes et propositions pour une archéologie de l'estivage à partir d'une expérience dans les Pyrénées de l'Est

Christine Rendu

► To cite this version:

Christine Rendu. Pistes et propositions pour une archéologie de l'estivage à partir d'une expérience dans les Pyrénées de l'Est. *Archéologie du Midi Médiéval*, 2003, 21, pp.147-157. <10.3406/amime.2003.1406>. <halshs-00131077>

HAL Id: halshs-00131077

<https://shs.hal.science/halshs-00131077v1>

Submitted on 24 Mar 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Pistes et propositions pour une archéologie de l'estivage, à partir d'une expérience dans les Pyrénées de l'Est

Christine RENDU*

Cet article propose en premier lieu un résumé des acquis méthodologiques issus d'une recherche interdisciplinaire et diachronique entreprise depuis près de quinze ans sur l'évolution d'un système d'estivage d'une « montagne » des Pyrénées-Orientales, la Montagne d'Enveig, en Cerdagne. Trois exemples illustrent ensuite la démarche, qui s'appuie sur l'exploitation des contradictions entre les disciplines et sur la comparaison diachronique pour tenter d'appréhender les transformations des pratiques pastorales et des usages de l'espace. Les perspectives, rapidement esquissées, sont celles développées au sein d'un Programme Collectif de Recherche engagé en 2002. Son objectif est d'appréhender le rôle structurant des estives dans la dynamique sociale et spatiale du bassin valléen dans son entier.

To start with, this article proposes a summary of methodological results from interdisciplinary and diachronic research carried out for nearly fifteen years on the evolution of a summer pasturing system of a "mountain" in the Eastern Pyrenees – Enveig Mountain in the Cerdagne region. Then, three examples illustrate the approach, which is based on exploiting the contradictions between disciplines and on diachronic comparison to try to apprehend the transformation of pastoral practices and the use of space. The perspectives – rapidly sketched – are those developed in a Collective Research Programme launched in 2002. Its objective is to apprehend the structuring role of summer pasturing on the social and spatial dynamic of the valley basin as a whole.

Mots-clés : *pastoralisme, montagne, cabanes, communautés rurales, interdisciplinarité.*

Key-words: *pastoralism, mountain, cabins, rural communities, interdisciplinary approach.*

Longtemps considérés comme des marges inertes, les espaces de l'estivage ont, longtemps aussi, découragé toute approche archéologique. Il manquait, pour renouveler leur étude, la possibilité d'un déplacement du regard, le soupçon qu'une logique et qu'une dynamique propres les animaient. La Montagne d'Enveig, en Cerdagne (Pyrénées-Orientales), couvre 2000 ha de soulane (1), de 1900 à 2600 m d'altitude. Elle a constitué le premier terrain d'étude des transformations d'un système d'estivage dans la longue durée, dans le cadre d'une approche interdisciplinaire associant fouilles archéologiques de sites pastoraux d'altitude, enquêtes historiques, ethnographiques, paléoenvironnementales (palynologie, anthracologie), et palethnobotaniques (carpologie). Bien des aspects de cette recherche ont été présentés par ailleurs (Davasse et al. 1997, Galop 1998, Rendu 2001 et 2003a, Ruas 2003), et le propos de cet article ne sera que de revenir à partir de trois constats et de trois exemples sur les sources et les détours qui furent nécessaires à une mise en perspective historique d'éléments en apparence disparates. La mise en évidence des pratiques et des usages de l'espace apparaît ici comme le point d'articulation essentiel. L'investissement

de ce champ de recherche par une étude à grande échelle sur la longue durée ayant finalement montré que l'évolution de ces espaces n'est pas autonome mais bel et bien liée à celle de la société et des espaces englobants, on évoquera pour finir les pistes qui s'ouvrent à partir de cette conclusion provisoire. Les études consacrées à la Montagne d'Enveig débouchent en effet sur un programme collectif de recherche dont le propos central consiste à renverser la perspective initiale : structurés par l'histoire, en quoi les espaces de l'estivage sont-ils susceptibles de constituer des pôles structurants pour les sociétés montagnardes ? Il faut ici changer d'échelle (de 20 à 2000 km²), passer du versant au bassin valléen dans son entier. L'objectif est de contribuer à évaluer, dans une perspective comparatiste, ce que la singularité des sociétés montagnardes, qui reste largement à évaluer, doit à l'existence et au poids de ces très vastes marges.

I. LES SOURCES ET LEUR ARTICULATION

A. Trois constats

1. Pour observer les dynamiques et les recompositions de l'espace montagnard, l'étude archéologique des sites pastoraux est un socle, une condition première et

* CNRS-UMR 5136 - FRAMESPA, Toulouse

(1) Équivalent pyrénéen de l'adret : versant exposé au soleil.

nécessaire, mais non suffisante. Simples souvent, occupés de façon temporaire, labiles parfois, les établissements d'élevage en haute montagne sont toujours démesurément minuscules par rapport à l'immensité des étendues qu'ils gouvernent. Ils sont en outre isolés : aucune trame parcellaire pour les prendre dans sa logique ou les en exclure, rien de tangible qui les relie les uns aux autres. Analysé seul, chaque site voire chaque pla (2) pastoral paraît bouger bien peu, même au terme d'une exploration archéologique relativement exhaustive. A bien y réfléchir, cela n'est sans doute pas propre à ce domaine, peut-être y est-ce seulement plus sensible. Toujours est-il qu'ici plus qu'ailleurs, sur la base des transformations ténues que livre l'archéologie, le mouvement est à inventer, au sens d'une découverte et donc d'une recherche.

2. Cette invention passe à la fois par une démultiplication des points de vue — plusieurs disciplines, plusieurs lieux et plusieurs focales d'observation, plusieurs moments ou séquences au sein de l'apparent continuum de la longue durée — et par leur confrontation abrupte. Faire surgir la singularité de chaque système demande de provoquer des chocs et de tordre le fil du temps, d'insister sur les contradictions, de s'appesantir et d'exagérer — artificiellement donc — les petites différences de potentiel que l'on pressent : d'un temps à l'autre d'un point de vue diachronique, d'un espace à l'autre dans une approche systémique, d'une source à l'autre, dans l'interdisciplinarité. Tout laisse supposer et l'expérience démontre que l'investissement de ces discordances, seul ou du moins plus qu'une autre méthode, peut donner accès aux transformations des usages de l'espace.

3. Entre la variabilité des pratiques et la multiplicité des reflets dans lesquels se dissout l'approche interdisciplinaire, il existe un rapport d'homologie — une correspondance — qui n'a vraisemblablement rien de fortuit. Établir par où passe ce lien est assez difficile. Mais il y a fort à parier que les divergences entre les différents éclairages ne reflètent rien d'autre que la complexité du réel, et que l'éclatement de la perception né de l'approche interdisciplinaire trouve là à la fois une raison d'être et une certaine forme de résolution, à condition de changer de focale d'observation (3).

B. Une résolution par les pratiques et les usages de l'espace

Les séquences obtenues couvrent des échelles non homogènes, avec des ordres de grandeur chronologiques et géographiques variables. Le croisement des sources et des analyses souligne, de façon synthétique, deux ordres de distorsion entre les données : elles peuvent être, dans

le temps et dans l'espace, plus ou moins floues ou précises, plus ou moins continues ou discontinues. À première vue, il n'y a guère de commune mesure, par exemple, entre la fourchette de datation radiocarbone d'un fait archéologique (de l'ordre du siècle ou plus) et celle d'un fait historique (de l'ordre du jour) ; entre le continuum temporel en apparence parfait d'une séquence tourbeuse — 5000 à 6000 ans sans hiatus — et le caractère discontinu, éclaté, ponctuel, des fenêtres ouvertes par les fouilles ; ou encore entre la précision géographique et matérielle avec laquelle sont référencés et perçus les sites archéologiques, et l'incertitude qui plane autour des lieux cités dans les sources écrites, la difficulté à les inscrire, les concevoir et les délimiter dans l'espace.

Faute de mieux, c'est avec ces énormes marges d'incertitude qu'il faut composer et c'est peut-être une chance : car ces zones d'ombre, le face-à-face des sources oblige à les investir pour y chercher les clés de certains ajustements. Où — sur quelles tonalités ou modalités de perception de l'espace et du temps — passe-t-on du flou au précis, du continu au discontinu ? La question renvoie à des effets de rétraction ou de dilatation des dimensions intrinsèques des sources qui permettent de mieux saisir l'écart qu'elles entretiennent à la fois les unes avec les autres, et avec le réel. Imaginer un site pastoral du point de vue, éminemment variable, des espaces et des parcours qu'il gouverne, éviter de figer une fourchette 14C sur un pic de probabilité pour laisser du champ à l'analyse historique, ou encore tenter d'appréhender les multiples ruptures, dans les enregistrements palynologiques, liées au déplacement des sites ou aux transformations de la conduite des troupeaux, sont autant de voies qui permettent d'interroger un éventail ouvert d'usages de l'espace et de processus de transformations, de se déprendre des évidences.

La multiplication des sources nécessite donc bien une pondération, mais qui n'a effectivement rien à voir avec cette « impossible moyenne » dont parlait Jean Guilaine (Guilaine 1991, p. 23). Elle opère au contraire aux extrêmes, oblige chaque approche à jouer sur ses variations aux limites et à revenir ainsi à une critique interne plus acérée de ses propres documents — et de leurs silences. Rendre la comparaison ou le dialogue possible — dans le temps, dans l'espace, entre disciplines — nécessite d'exacerber les différences et non de les réduire. C'est par là précisément que le face à face des sources est susceptible de faire surgir le corps des pratiques, qui apparaissent comme un point d'articulation essentiel à la compréhension des systèmes sociaux et de leurs transformations. Les trois exemples

(2) Terme occitan et catalan — étendue de terrain très plate — repris par les géographes. Du point de vue de la géomorphologie des Pyrénées, le nom, très présent dans la toponymie, désigne souvent en haute montagne les surfaces d'aplanissement d'origine structurale ou les ombilics glaciaires.

(3) Je pense en particulier à la façon très fructueuse dont Diego Moreno définissant les pratiques comme des atomes de structures sociales, parvient à restituer la cohérence écologique de certains systèmes d'exploitation (voir par exemple Moreno et Poggi 1998). Voir aussi de ce point de vue l'analyse des formes d'élevage en termes de sous-systèmes techniques, telle que la propose Jean-Denis Vigne (1998).

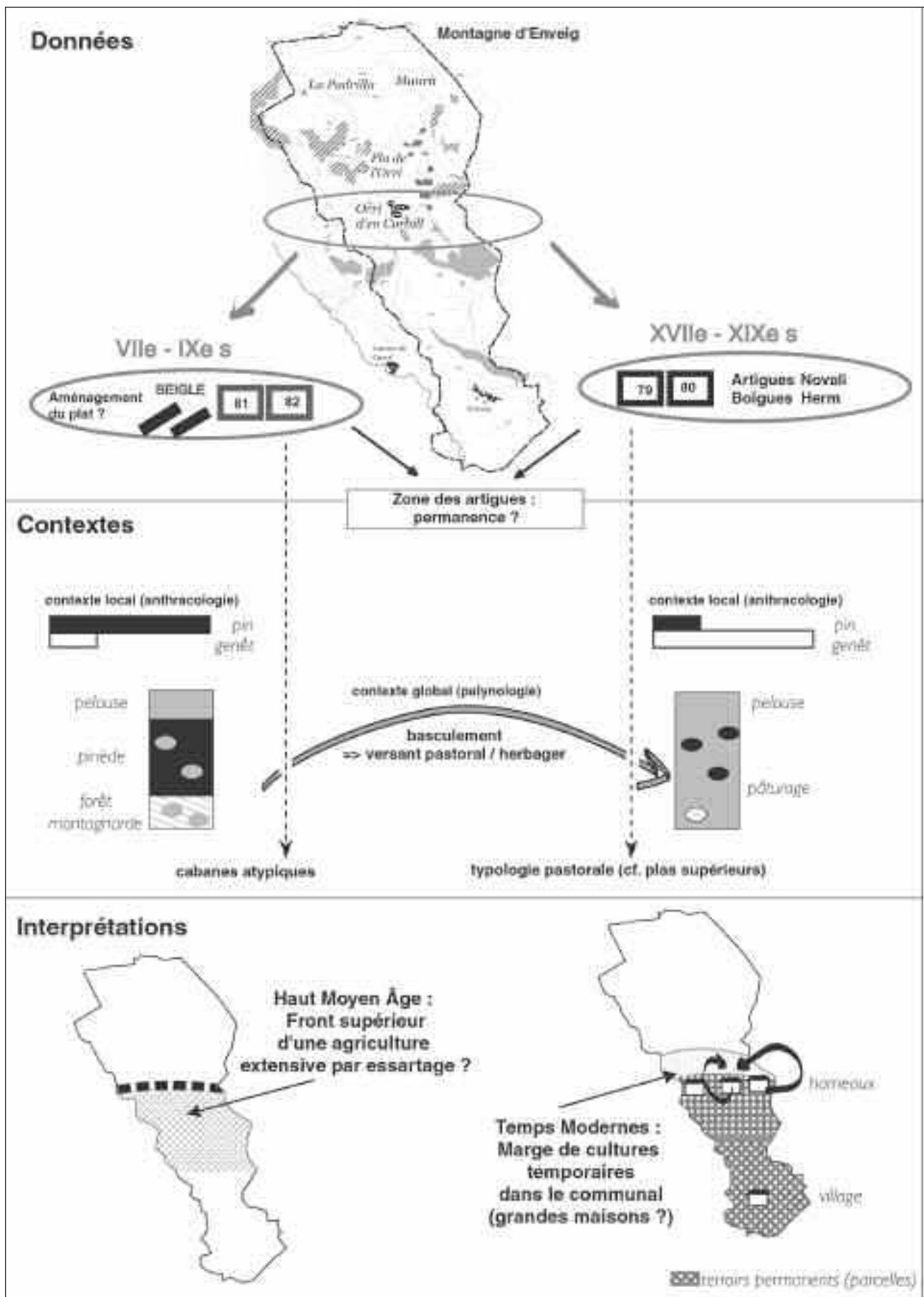


Fig 1 : L'Orri d'en Corbill, un même espace à mille ans d'écart : données archéologiques, contextes paléoenvironnementaux et essai d'interprétation.

qui suivent voudraient en être l'illustration. À ce titre, ils sont bien sûr incomplets, imparfaits, hypothétiques. Ce ne sont que des modèles, des instruments provisoires de questionnement de données par nature hétérogènes.

II. ENVEIG OU TROIS EXEMPLES DANS L'HISTOIRE D'UN VERSANT

A. Comparaison diachronique : un même lieu à mille ans d'écart, l'Orri d'en Corbill (fig. 1)

Le premier exemple est pris sur le bas du versant. À 1930 m d'altitude, l'Orri d'en Corbill est actuellement le premier pla d'estivage dans une pente abrupte, un replat réduit de 5 à 6 ha. Après une première série de recherches consacrées à des cabanes récentes, un brûlage pastoral a permis d'y découvrir une série de quatre cabanes alignées sur une distance d'environ 50 m, à la charnière du pla et du versant. La fouille révéla que loin d'être contemporaines, elles se répartissent en deux groupes séparés par un millénaire. Les cabanes 82 et 81 sont datées respectivement du VII^e s.-IX^e s., les cabanes 79 et 80, des XVII^e-XIX^e s. Les deux premières, typologiquement très ressemblantes, sont complètement atypiques par rapport à l'ensemble du corpus disponible pour la montagne d'Enveig. Les deux dernières au contraire intègrent parfaitement la chronotypologie établie à partir des plas supérieurs. Le dégagement de la cabane 81 a en outre mis au jour, mêlé à une nappe de charbons de bois interprétée comme résultant de l'incendie d'une couverture en matériaux périssables, un assemblage carpologique composé en grande majorité de restes de seigle (vannes, grains...).

C'est à partir de cet élément singulier et de la présence, sur le pla même, de terrasses non datables mais effacées et recoupées par un enclos moderne / contemporain, que l'on a tenté d'envisager, dans la longue durée, les mouvements et les sens possibles de cette zone qui correspond à un « seuil » de la montagne. L'objectif n'est pas de donner une clé de lecture unique et définitive, mais d'essayer d'ouvrir le champ interprétatif. Ces céréales furent-elle cultivées sur place, et si oui, comment le comprendre ? Marie-Pierre Ruas (Ruas 2003) a envisagé la question à partir d'une fine analyse carpologique de la composition du spectre et de sa distribution spatiale. La forte proportion de vannes mais la rareté des semences des plantes sauvages plaident pour un apport essentiellement en paille — toiture ? paillasse ? — qui n'écarte pas la possibilité d'une production locale. Les espèces sauvages tout comme l'état de maturité très hétérogène des grains donnent plutôt du crédit à cette hypothèse. Elle n'est pas avérée pour autant. Nous prenons donc ici le parti de l'adopter provisoirement, le temps de l'examiner, ce qui est précisément la définition d'une hypothèse (4). Pour ce qui est des faits archéologiques et de leur datation, des travaux en cours permettront prochainement de

mieux les appréhender (recherches de Romana Harfouche, Pierre Poupet, Marie-Claude Bal).

Envisager ce cas de figure d'une agriculture d'altitude au haut Moyen Âge, schématiquement, conduit à deux types d'interprétation. Au sein de la fourchette chronologique donnée par la mesure ¹⁴C, il est possible de la faire coïncider avec les premiers signes de la croissance médiévale. Indice d'une conquête des versants liée à la faim de terre et à l'extension des terroirs, les céréales de l'Orri d'en Corbill, confrontées aux nombreux textes modernes faisant référence à des cultures temporaires, renverraient alors en premier lieu à une remarquable permanence des modes d'exploitation de ces zones intermédiaire : cette limite des terroirs est un front, qui subit, cycliquement, les derniers assauts dans les contextes de forte pression démographique.

La seconde interprétation consiste d'abord à conserver l'incertitude chronologique de la fourchette : VIII^e-X^e s., VII^e-X^e s., même, si l'on considère la très étroite parenté typologique entre la cabane 82 et la cabane 81. La convergence chronologique avec une phase de croissance ou de surpopulation n'est plus qu'une éventualité, le champ de comparaison et d'interprétation s'ouvre d'autant. Au début du XVII^e s., donc hors d'une période de forte pression démographique (Conesa 2000), un fragment de *capbreu* (papier terrier) atteste assez clairement par les noms des pièces de terre ou de leurs confrants — *herm boïgues*, *artigues* —, que nous sommes encore sur la frange irrégulière et mouvante des terroirs et dans un secteur marqué par l'existence de cultures temporaires. Comment comprendre le phénomène cette fois dans des phases de pression humaine modérée, et s'agit-il à mille ans d'écart de la même pratique ? La comparaison entre les deux états du site de part et d'autre du millénaire par leur contexte environnemental, permet de saisir un peu ce qui les sépare. Localement, les analyses anthracologiques de Bernard Davasse révèlent un contraste très fort — une quasi inversion des « indicateurs » — entre le haut Moyen Âge et les XVII^e-XIX^e s. Les charbons des niveaux d'habitat proviennent à 80 % de pin contre 20 % de genêt pour les VII^e-IX^e s., à 20% de bois de pin et 80 % de genêt aux XVII^e-XIX^e s. (d'après B. Davasse in Rendu 2003, p. 377-392). En élargissant le cercle, les données palynologiques acquises par Didier Galop un peu plus haut sur le versant (tourbière du Pla de l'Orri ; Galop 1998), permettent d'approcher une lecture en termes de système : le basculement majeur du versant se situe entre le X^e et le XIII^e siècle : des défrichements par le feu récurrents, d'après les analyses effectuées par Boris Vannière (Vannière et al. 2001), ouvrent la pinède, la convertissent, durablement, en un espace essentiellement herbager.

(4) Il convient d'ajouter qu'aucune contrainte physique n'interdit d'envisager ce cas de figure. Des traces d'agriculture sont présentes en maints autres lieux de Cerdagne, à des altitudes similaires.

Invention du mouvement. Que perçoit-on dans ce télescopage ? En raisonnant toujours en termes d'hypothèse, deux systèmes culturels apparentés, deux usages d'un même lieu en apparence très proches, mais pris, de part et d'autre du millénaire, dans des réseaux spatiaux, dans des complémentarités ou des modes d'aménagements des ressources bien distincts. Le faible impact sur les forêts montagnardes aux VII^e-IX^e s., ferait de l'Orri d'en Corbill la marge haute d'un système agricole extensif encore largement prégnant : cultures temporaires, opérées selon des cycles longs, dans un environnement forestier. Au XVII^e siècle, *les boïgues*, prises au pied de la lettre, font référence à une agriculture temporaire toujours mais par écobuage, une agriculture du gazon relativement intensive, en tout cas coûteuse en efforts et en main d'œuvre et dont le fragment de *capbreu* étudié montrerait que, contrairement aux idées reçues, elle n'est pas nécessairement le fait d'une paysannerie pauvre poussée par la faim de terres. Ces *boïgues* et les autres terres qui les accompagnent à la marge haute des terroirs semblent renvoyer à des allotissements temporaires et réglés du *comú* au profit des maisons proches, et en particulier des grandes maisons. L'impression dominante est qu'elles disposent là d'un réservoir de terres qu'elles ajustent à leurs cycles de vie, des cycles d'assez grande amplitude a priori si l'on en croit par ailleurs les ajustements de cheptel que

leur imposent leurs accidents de parcours. Quant à la rentabilité de ces types de pratique, François Sigaut, Antoine Casanova pour la Corse, ont abondamment souligné qu'elle était loin d'être toujours négligeable (Sigaut 1975, Casanova 1996 p. 85).

B. Entre paléoenvironnement et archéologie : contradiction des sources et approches d'une mutation (fig. 2) (5)

Du XI^e au XV^e siècle, l'archéologie des sites pastoraux documente deux étapes. Pour le Moyen Âge central, fouilles et prospections livrent une série de cabanes peu différenciées et construites sur le modèle de celles que l'on connaît pour les périodes précédentes : un soubassement de pierres portant une superstructure périssable, adossée à un rocher. À la charnière des XIV^e et XV^e siècles apparaissent en revanche de massives structures de pierres aux variantes bien différenciées, qui domineront les siècles suivants. Les plus importantes et les plus précoces présentent une série d'aménagements liés à la traite des brebis et à la production fromagère. Envisagée seule, cette succession archéologique inciterait à conclure à une relative atonie aux XI^e-XIII^e siècles (uniformité des cabanes), puis à une croissance tardive marquée par un mouvement de consolidation des sites à caractère ponctuel, lié peut-être à l'apparition des fabrications fromagères. Or la

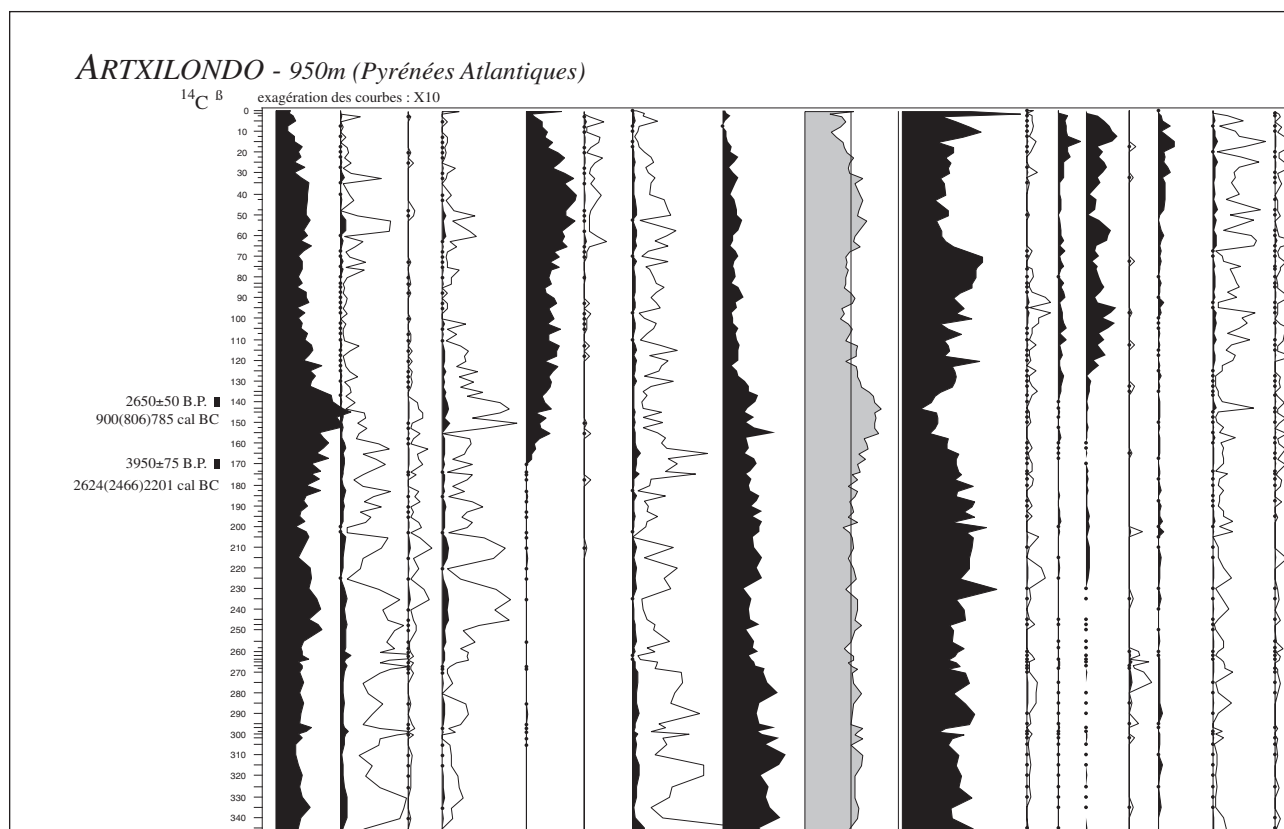


Fig 2 : Une discordance des sources au bas Moyen Âge : évolution des sites d'estivage et dynamiques des paysages.

(5) Ce paragraphe résume un développement exposé dans Rendu, sous presse.

palynologie, l'anthracologie et les textes disent l'inverse : ils montrent une forte augmentation de la pression pastorale aux XI^e-XIII^e siècles puis une décrue aux XIV^e-XV^e siècles. D'un point de vue palynologique en outre, l'expansion des XI^e-XIII^e siècles est marquée par deux tendances qui paraîtraient logiquement corrélées (importante déforestation de la pinède et forte augmentation des indicateurs de la présence des troupeaux) si la reprise du XVI^e siècle ne s'inscrivait dans un schéma autre : après une phase initiale de déforestation, l'augmentation des indicateurs pastoraux s'accompagne cette fois d'un maintien voire d'une extension ou d'une densification de la couverture forestière (Gralp 1998).

Dans ce double paradoxe réside l'une des contradictions les plus riches de l'histoire du versant. Pour chercher à expliciter cette rupture des XIV^e-XV^e s., trois voies se présentent successivement.

La première réside dans la pondération des différentes séquences au regard des échelles chronologiques et spatiales d'enregistrement des faits. Deux ordres de distorsion apparaissent : d'un point de vue spatial, la reprise forestière n'est pas uniforme et l'on est bien mal armé pour saisir des situations dont la comparaison des différents diagrammes palynologiques suggère qu'elles sont plus contrastées — notamment entre moyen et haut versant — que ce que l'on perçoit. D'un point de vue chronologique, il semble en outre que la palynologie amplifie la crise et l'étendue dans la durée (rémanence, latence). L'archéologie en revanche opère une déformation inverse, une compression de la durée, puisque sur le seul établissement qui couvre l'amont et l'aval de la crise (La Padrilla 42), la transition n'a, en soi, ni épaisseur ni matérialité : elle correspond à l'interface entre deux états successifs du site. Jouer aux limites critiques des disciplines reviendrait donc à émettre l'hypothèse d'une réaction précoce et localisée, dans un contexte global d'enfrichement. À La Padrilla 42, l'abandon de certains foyers spécifiques et les reprises architecturales pointent tous deux vers l'hypothèse d'une intensification — et non d'une apparition — de la production fromagère.

Seconde piste. En élargissant le cadre, la confrontation des sources paléoenvironnementales et archéologiques de part et d'autre de ce basculement permet-elle de le qualifier, d'approcher ce qui fait l'originalité relative de chacun des deux systèmes ? Les sites de l'Époque Moderne, malgré des typologies distinctes procédant de leurs spécialisations, relèvent néanmoins tous d'un même schème : ce sont de grands établissements de pierres, qui, ancrés durablement au sol, organisent la gestion de la montagne en terroirs pastoraux différenciés et relativement fixés. La conception du pastoralisme telle qu'on la saisit au XIX^e s. rend compte de cette forte territorialisation des parcours. Elle traduit une gestion intensive de l'estive, une manière de cantonnement, dont la mise en œuvre

serait susceptible d'expliquer l'impact écologique singulier de la croissance moderne (mais on mesure encore mal le poids des incidences climatiques). À l'amont du XV^e siècle, l'esprit de la dépaissance médiévale ne peut être que grossièrement approché, et ne peut l'être que par contraste : une plus grande labilité et une plus grande mobilité des cabanes (et sans doute des parcours), l'impression, d'après l'uniformité des sites et leur carte de répartition, d'une généralisation rapide à tout le versant du modèle développé sur les pelouses asylvatiques proches des crêtes. La lecture effectuée à partir des tourbières étaye cette image puisqu'elle montre un rythme soutenu d'ouverture de la pinède par le feu. Retenons donc, avec ses limites, l'hypothèse suivante : l'atonie architecturale du plein Moyen Âge pourrait bien masquer une phase de croissance, voire d'emballement, dans des cadres d'exploitation relativement extensifs et mobiles, hérités de la période précédente et qui se réajustent progressivement à la nouvelle donne d'une pression accrue.

La troisième étape du raisonnement consiste en une recherche de modèles ethnographiques susceptibles d'explicitier les formes et le sens des éléments que l'on appréhende dans ces différentes configurations historiques. Il existe plusieurs exemples, proches ou lointains, de cabanes périssables et mobiles, reconstruites assez souvent dans des cadres d'exploitation bien précis ; il existe aussi quelques cas de figure qui permettent d'appréhender certaines formes d'errance du troupeau et d'imaginer les parcours et les façons de gérer l'espace qui leur sont associés. Laissons de côté ces pistes — elles offrent matière à enrichir le référentiel et à approfondir les enquêtes techniques — pour finir sur la question du sens. Au regard de la « pétrification » des sites que l'on observe à Enveig autour du XV^e s., le répertoire comparatif des usages pyrénéens permet la constitution d'un petit corpus, en apparence anodin mais significatif d'enjeux essentiels. En différents points de la chaîne, la répartition des pâturages et/ou de leurs produits par rotation (Ott 1993), tirage au sort (Cavaillès 1931), ou « course à la cabane » (Chevalier 1956), atteste le souci d'une mise en scène de l'égalité des ayants droit à la montagne, face à la question, difficile, de l'appropriation des fruits des terres communes. Dans certaines vallées en outre, l'interdiction de couvrir les cabanes en dur vise à affirmer clairement le caractère temporaire de la concession des lieux. On mesure mieux, dans ce contexte ce qu'auraient de neuf — et de provoquant — les massives cabanes aux couvertures de pierre qui apparaissent sur le versant d'Enveig à l'aube des Temps Modernes. Aux XIX^e et XX^e siècles, c'est bien à une appropriation implicite des places d'estivage qu'elles renvoient : leurs noms ne sont autres que ceux des maisons dont elles dépendent.

En reliant cantonnement territorial, cantonnement écologique et cantonnement social, l'approche par trois angles successifs a donc fait surgir l'un des axes

dynamiques essentiels de l'évolution des systèmes, ce tiraillement de la montagne entre collectif et privé. Mais la convergence des trois basculements est sans doute fallacieuse, elle est un effet d'optique dû à la compression temporelle des faits. Après cet effort d'intégration, il reste donc à dissocier les processus : en affinant les lectures locales, d'une part, notamment par une analyse plus précise des indicateurs polliniques (cf. Galop, ce volume) en recourant au comparatisme d'autre part. À la fin du Moyen Âge, le verrouillage des communautés rurales au profit de certaines maisons dominantes semble un fait pyrénéen très général (Cursente 1998, Viader 2003), et l'on sait ce que l'égalité mise en scène par la coutume peut avoir de limité : qui concerne-t-elle ? D'autres configurations valléennes devraient donc éclairer d'autres formes de résolution de cette tension sociale qui constitue l'un des foyers de l'évolution des montagnes.

C. Au miroir du terrain : les silences des textes du XIX^e siècle (fig. 3) (6)

Pour le XIX^e s., la précision des sources écrites et la possibilité d'une approche ethnographique régressive semblent rendre inutile toute lecture archéologique de terrain. Ce troisième exemple voudrait montrer qu'il n'en est rien, et qu'à les confronter, des contradictions profondes apparaissent qui s'avèrent susceptibles de révéler l'ordre implicite des clivages sociaux et spatiaux fondant l'exploitation des espaces collectifs. La redondance des règlements pastoraux consignés par écrit dans les registres municipaux (il en existe neuf pour le XIX^e s.) et leur apparente répétition ne doivent pas faire illusion. Leur mise en série révèle des évolutions a priori mineures mais qui deviennent essentielles au regard de deux discordances majeures avec la carte de répartition des sites. La première concerne le moyen versant et réside dans le fait que les trois limites basses de la dépaissance énoncées par les ordonnances — des limites étagées qui semblent a priori rendre compte d'une montée progressive des troupeaux ovins en altitude — sont toutes situées à l'aval des établissements pastoraux les plus bas : elles ne paraissent donc pas les concerner. La seconde a trait aux surfaces sommitales, occupées au cœur de l'été : alors que la prospection et l'enquête orale révèlent que plusieurs sites ont fonctionné simultanément durant tout le XIX^e s., les premiers règlements (1800, 1802, 1820), mentionnent au contraire l'obligation, pour « tous les habitants d'Enveig » de n'y faire « qu'un seul troupeau » gardé « en commune société » sur un seul établissement, *la pleta d'en Maurà*,

qui se trouve au bout de « *l'empriu de Dorres* ». Quels aspects de la pratique de la montagne cet écart était-il susceptible de dévoiler ?

En retournant au terrain, en essayant de localiser plus précisément les trois limites basses et d'appréhender ainsi leur sens technique et leur sens social, il apparaît que leur non concordance avec la trame des sites s'explique au regard de trois éléments. Matériellement d'abord, elles s'avèrent être autre chose que de simples frontières, que des lignes théoriques. Correspondant à ces sentes presque horizontales que suivent les troupeaux à flanc de versant, elles sont des parcours. Une fois comprise cette évidence qui renvoie à une pratique concrète de l'espace, une incise prend toute son importance, qui renvoie à une pratique concrète du calendrier : ces limites concernent les troupeaux ovins à une période précise, elles s'appliquent « au printemps ou au temps de fumer avec les parcs ». Or lorsqu'au printemps les troupeaux fument les parcelles, ils le font la nuit, parqués dans des enclos démontables faits de claies en bois, que l'on déplace d'un champ à l'autre pour engraisser les terres. Ces trois limites basses concernent donc des troupeaux qui ne restent pas la nuit sur la montagne.

L'obligation de faire troupeau commun au cœur de l'été demande un démontage plus complexe. Différents documents ont insinué puis renforcé l'idée que la *pleta* (7) de Maurà, contrairement à ce que l'on pouvait croire, ne se situait pas sur le territoire actuel d'Enveig mais sur une excroissance de celui-ci sur celui, voisin, de Dorres : une sorte d'aire de porosité entre les deux communes (8). De fait, plus aucun des sites sommitaux d'Enveig n'était susceptible d'être utilisé et la contradiction avec l'archéologie en serait devenue plus flagrante si cette localisation marginale au point d'être extérieure aux communaux propres d'Enveig, n'avait incité à interroger le corpus des textes au regard des clivages sociaux structurant la communauté villageoise. Durant une partie du XIX^e s. encore, ceux-ci s'énoncent selon deux modes d'appartenance ou de citoyenneté, les *capmasats* et les non *capmasats*, le premier groupe correspondant schématiquement au corps des détenteurs des grandes maisons, dotées d'un droit prépondérant sur l'exploitation des estives, le second à celui des maisons subalternes (9). La disparition simultanée, dans les règlements, de cette différenciation sociale et de l'obligation de se tenir sur *l'empriu* de Dorres d'une part, et d'autre part la reconnaissance, au cœur de la notion *d'empriu*, d'une articulation entre droit à l'estive, degré

(6) Ce paragraphe résume un raisonnement développé dans Rendu, 2003b.

(7) Le terme *pleta* a plusieurs acceptions : il désigne le lieu où le troupeau se regroupe et parque pour la nuit et très souvent, dans la Cerdagne des Temps modernes et contemporains, un enclos relativement vaste destiné aux ovins. Par extension, il peut aller jusqu'à désigner un pla pastoral dans son ensemble. Sous ces divers sens, il est très présent dans la toponymie.

(8) Le terme *empriu* qui emporte la notion d'emprise, a une longue histoire et est riche de sens (Viader 2003, Rendu 2003). Concept juridique et spatial, il recouvre à la fois les modes d'appropriation des terres collectives et les formes mouvantes d'exploitation de leurs ressources (parcours pastoraux, exploitation forestière, cultures temporaires). Dans les sources textuelles, il tend à se territorialiser de plus en plus nettement à partir de la fin du Moyen Âge. Il s'agit ici d'un toponyme qui renvoie à une zone de pâturage jouxtant la limite communale de Dorres et d'Enveig, utilisée par l'une et l'autre communauté, et dont l'appartenance territoriale fut tranchée tardivement.

(9) Le découpage est en partie théorique ou hérité et il est certain qu'il y eut souvent des discordances entre ce type de statut et les histoires individuelles ou les rangs économiques des maisons.

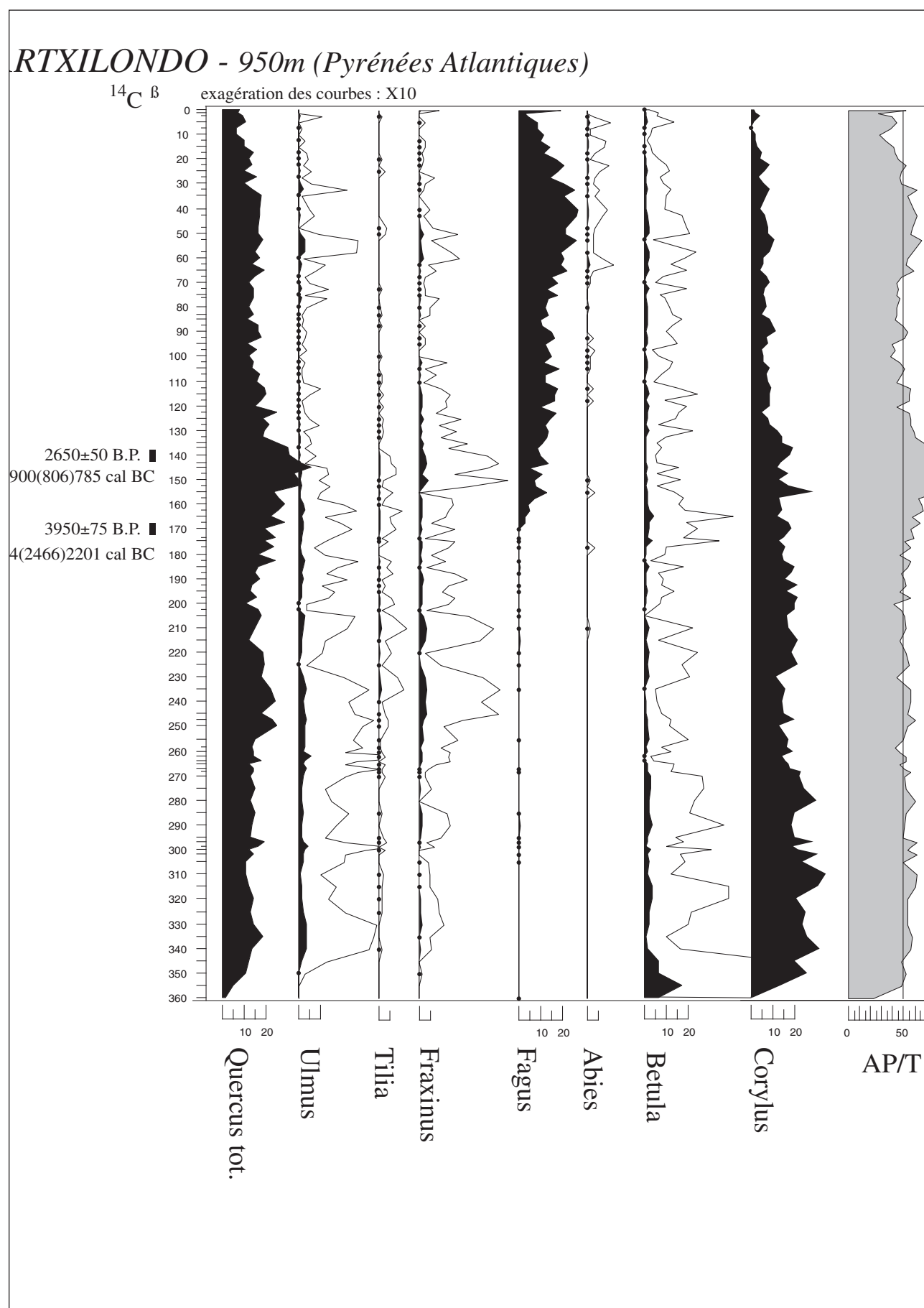


Fig 3 : Hypothèse sur l'usage de la Montagne d'Enveig au XIX^e siècle : une approche de la pratique, entre textes et terrain.

de citoyenneté, et faculté de faire cabane (de dormir à la montagne) permettent d'émettre une hypothèse : l'obligation de faire troupeau commun ne s'appliquerait pas à tous mais seulement à certains, les non-*capmasats*, auxquels l'usage concède une faculté de parage nocturne au plus près mais à l'extérieur des limites communales, et une faculté de dépaissance limitée — diurne seulement — sur le territoire propre de la commune. Deux constats s'imposent. D'abord l'espace agit ici comme un véritable langage, jouant sur les correspondances et sur les valeurs : comment mieux signifier l'horizon d'une intégration recherchée et pourtant si difficile à atteindre que par cette localisation des citoyens de seconde zone dans l'entre-deux, sur le seuil, à la limite du dedans et du dehors ? Ensuite la cohérence des règlements se dévoile d'un coup : dans les deux cas, bas et haut du versant, ils ne s'attachent qu'à définir l'usage marginal, celui de troupeaux dormant à l'extérieur de la montagne et comme nomadisant sur le versant. L'essentiel est tu, la faculté de dépaissance et le droit de résidence sur l'estive des *capmasats* relèvent de l'évidence et ne connaissent guère d'autres limitations que le contrôle mutuel qu'exercent les bergers sur leurs aires de parcours respectives.

III. PERSPECTIVES

La comparaison diachronique, l'exploration des contradictions entre les disciplines et l'analyse en termes de systèmes peuvent ainsi constituer les points d'appui d'une démarche visant à appréhender les logiques globales de transformation de l'espace social à partir de ses plus petites unités significatives : les pratiques, concrètes et localisées, que seule l'approche interdisciplinaire paraît susceptible de documenter. C'est en cherchant à investir ces angles morts entre les disciplines, en faisant se télescoper des époques parfois très distantes pour appréhender, relativement, la singularité et le sens de chacune d'elles, en s'appuyant sur les complémentarités de ressources mises en œuvre au sein des versants, qu'il a été possible d'historiciser les mouvements d'une montagne dans une perspective longue — car la même démarche est applicable aux périodes antérieures (Rendu et al. 1999).

A. Comparatisme et questions d'échelle

Pour achever ce rapide tour d'horizon, on voudrait insister sur un point. La recherche archéologique, ethnographique et paléoenvironnementale menée sur le versant d'Enveig a révélé des ruptures qui semblaient tenir non seulement à des seuils quantitatifs, mais aussi à des seuils qualitatifs, c'est-à-dire à des remodelages de la pratique de l'estivage et de son organisation spatiale. De

proche en proche, ces remodelages sont apparus comme étroitement corrélés à la structuration de l'ensemble valléen, en même temps qu'ils se révélaient d'un poids déterminant dans l'originalité des dynamiques sociales et spatiales régionales. Inverser la perspective, se demander en quoi, structurés par l'histoire, ces espaces en apparence marginaux constituent des pôles structurants pour les sociétés montagnardes, invite bien à la relecture du vaste corpus comparatif qu'avait envisagé Ch. Parain mais y invite autrement. Ce n'est plus la relative simplicité du laboratoire montagnard qui attire (Parain, 1979), mais sa complexité (10). Envisager la très grande diversité des variantes valléennes et leurs profondes similitudes structurelles à l'échelle des massifs comme la résultante des tensions, du dialogue et de la confrontation entre les sociétés montagnardes et les forces à la périphérie desquelles elles se situent, revient en effet à tenter de traquer des dynamiques d'autant plus difficiles à percevoir qu'elles sont souvent tues, d'une part, et qu'elles échappent à nos cadres d'analyse, d'autre part. Il est peu probable que les logiques internes, la souplesse et l'adaptabilité de ces zones apparaissent au seul prisme des discours produits par les centres, ou, ce qui revient un peu au même, de représentations de l'espace ayant intégré ces discours.

Sous cet angle, le vaste cadre comparatif que proposait Ch. Parain redevient d'actualité, mais il faut y changer d'échelle d'observation. Ce n'est plus sur les grandes architectures socio-spatiales qu'il convient de se fixer uniquement (11), mais sur l'articulation de pratiques moléculaires, dont la détection et l'interprétation demandent l'emploi du microscope : modes de conduite des troupeaux, techniques laitières, combinaisons entre cultures temporaires et parcours, etc... Si la question de la maîtrise et de la répartition des ressources collectives constitue bien l'un des problèmes de fond des sociétés montagnardes, le moteur de leur évolution et la raison de leur éventuelle singularité, alors il faut en tirer trois conséquences.

1. sous cet angle, l'estivage devient intéressant non seulement en soi mais comme paradigme, d'un rapport à l'espace beaucoup plus général, celui des sociétés au sein desquelles la gestion extensive de ces ressources collectives tient une place majeure.

2. La comparaison de différents systèmes européens peut alors servir à éclairer, au delà d'éventuelles singularités montagnardes, les traits communs et les évolutions propres à ce type de sociétés.

(10) Charles Parain voyait dans une approche comparatiste large des variantes des systèmes européens d'estivage à production fromagère (Alpes, Massif Central, Pyrénées, Carpates), un terrain de recherche privilégié pour « l'élucidation des mécanismes qui président à la formation de structures où intervient un éventail très ouvert de facteurs variés, qu'il est cependant aisé d'embrasser d'un même regard : milieu naturel, facteurs sociaux, nécessités techniques et économiques, circonstances historiques [...] ». Un terrain relativement simple donc, pour s'essayer à isoler les aspects « déterminants pour la compréhension des structures, de leur fonctionnement et de la *dynamique* de leur évolution » (Parain, 1979 p. 374. C'est nous qui soulignons).

(11) Ch. Parain proposait d'observer trois grands critères : la structuration écologique des ressources / l'histoire et les régimes de la propriété et des formes de jouissance / la taille et la typologie des exploitations.

3. on ne peut, dans cette perspective, faire l'économie de suivre et d'entrecroiser deux fils directeurs, l'un tourné vers la constitution d'un vaste corpus comparatif de pratiques permettant de cerner, à travers leurs différents contextes, leurs différents sens et déclinaisons sociales, l'autre consistant à observer sur des micro-régions, dans le détail et dans la continuité des lieux, les articulations d'usages concrets, datés et précisément localisés.

B. Un Programme Collectif de Recherche

Le Programme collectif de Recherche engagé maintenant en Cerdagne (12) voudrait appréhender les transformations de l'espace à l'échelle de la vallée entière, en partant de ce point nodal — les pratiques spécifiques d'exploitation des versants — comme de l'un des pôles d'un couple de forces générateur des tensions et des évolutions. Depuis la Protohistoire déjà, l'histoire de la Cerdagne peut en effet s'envisager sous l'angle d'un mode de structuration récurrent, bien que différemment à chaque période, entre d'un côté une organisation des versants jouant sur l'amplitude et sur la complémentarité des étages altitudinaux dans des cadres relativement homogènes et, en contrepoint, la création au cœur ou à l'entrée des vallées d'agglomérations constituant des sas économiques et sociaux avec l'espace englobant. Le choix de zones et de sites — ateliers différenciés permet de travailler sur ces pôles centraux en même temps que d'aborder par des transects les différentes formes d'articulations entre terroirs permanents, bas versants, hautes estives, dans une perspective dynamique. Du point de vue interdisciplinaire, le programme s'inscrit dans la continuité des recherches précédentes mais en les développant, avec notamment une sollicitation plus aigüe d'une part des disciplines paléoenvironnementales, d'autre part des sources textuelles. Le prolongement jusqu'aux périodes les plus récentes et l'expérimentation d'un croisement des données avec des analyses historiques fines constituent l'un des enjeux méthodologiques puisque même pour le XIX^e s., on l'a vu, l'archéologie dit autre chose que l'histoire.

Les partis-pris qui sous-tendent ce projet sont donc les suivants. Le premier est celui d'une appréhension de l'espace à partir de ces atomes de structure sociale que constituent les pratiques. Le second est celui d'une étude des *relations* spatiales et chronologiques entre ces pratiques localisées et les axes majeurs d'organisation du territoire. Le troisième parti-pris réside dans l'articulation de points de vue différents et alternés sur l'espace, la question du rôle structurant des marges

demandant d'inverser souvent les perspectives. Les sites d'altitude, habitats d'estive ou habitats dispersés des piémonts deviennent des points centraux dès lors qu'on les envisage de l'intérieur, dès lors que l'on s'y déplace. Ils sont, au même titre que les centres et quelques fois d'une façon tout aussi déterminante, les exemples précédents l'ont souligné, des points névralgiques de l'accès à la montagne et de son exploitation.

Trois axes de recherche traversent, pour finir, ce travail collectif.

1) En se centrant sur les *pratiques et les représentations de l'espace montagnard*, il s'agit de se placer d'abord au cœur des versants pour saisir, par l'archéologie et la bioarchéologie, la spécificité de leurs modes d'exploitation. Les relations entre parcours, essartages, écobuages, prélèvements forestiers, qui livrent la tonalité de chaque époque, paraissent alors susceptibles de contribuer à renouveler la lecture des termes médiévaux qui s'attachent à ces appropriations temporaires de l'espace.

2) Benoît Cursente (1998 et 2000) a tracé les lignes de force qui unissent *l'estivage et la texture de l'habitat valléen*. Les plans originaux des villages et des hameaux comme leurs dynamiques d'essaimage et de nucléarisation, sont ici à lire à la lumière des questions relatives à la maîtrise sociale des pâturages. Celles-ci sont sous-tendues par des logiques juridictionnelles, communautaires et familiales où l'étagement altitudinal — soit la proximité des versants — joue un rôle prépondérant (travaux en cours d'Elisabeth Bille et de Marc Conesa).

3) On ne comprendrait rien, enfin, à l'organisation d'un bassin valléen si l'on s'y enfermait. La spécialisation des économies d'élevage et plus largement montagnardes (fer et bois), dont il convient de saisir les rythmes et les moments de basculement, engendre des réseaux de large rayon, transhumance et commerce, dont chaque relais constitue une interface active entre deux mondes : il est instrument, au loin, du dialogue avec la société englobante, mais son contrôle, toujours incertain, infléchit aussi localement la structuration des sociétés montagnardes.

Ces trois axes constituent donc aussi, autrement articulés, les pistes d'une possible « traversée » des massifs visant à appréhender les dynamiques des systèmes d'estivage à partir de leurs pratiques, de leurs techniques, et de leurs outils les plus concrets.

(12) PCR « Cerdagne Estivage et structuration sociale d'un espace montagnard » (2002-2005). Les chercheurs qui y participent à l'heure actuelle sont : Sara Aliaga (Museu Cerdà archéologie), Marie-Claude Bal-Serín (UMR 5602, pédoanthracologie), Elisabeth Bille (UMR 5136, histoire médiévale), Stéphanie Brehard (ESA 8045, archéozoologie), Carine Calastrenc (UMR 5136), Pierre Campmajo (UMR 8555, archéologie), Sylvie Candau et Denis Crabol (GRAHC, archéologie), Maryse Carraretto (UMR 8555, anthropologie), Marc Conesa (UMR 5136, histoire moderne), Bernard Davasse (CEPAGE, anthracologie), Didier Galop (UMR 6565, palynologie), Romana Harfouche (UMR 6573, archéologie des paysages), Olivier Ibarra et Anne Mottet (INA-PG), Mélanie Le Couédic (UMR 6575), Camille Lehnebach (ESA 8045), Thierry Odier (SRA LR, morphologie), Oriol Olesti (Univ. Autònoma de Barcelona, histoire antique), Oriol Mercadal (Museu cerdà, archéologie et coordination PCR), Pierre Poupet (UMR 154, pédologie), Christine Rendu (archéologie et coordination PCR), Marie-Pierre Ruas (UMR 5608, carpologie), Dominique Sordoillet, (UMR 6565, - INRAP, micromorphologie), Boris Vannière (UMR 6565), Jean-Denis Vigne (ESA 8045).

BIBLIOGRAPHIE

- Bonnassie 1975** : BONNASSIE (P.), *La Catalogne du milieu du X^e à la fin du XI^e siècle*, publications de l'université de Toulouse - Le Mirail, 1975, deux volumes.
- Cavallès 1931** : CAVAILLES (H.), *La vie pastorale et agricole dans les Pyrénées des Gaves, de l'Adour et des Nestes*, Paris, Armand Colin, 1931, 413 p.
- Chevalier 1956** : CHEVALIER (M.), *La vie humaine dans les Pyrénées ariégeoises*, Paris, éd. M.-Th Génin, Librairie de Médecis, 1956, 2 vol, 1061 p.
- Casanova 1996** : CASANOVA (A.), *Identité corse, outillages et Révolution française*, Paris, éd. du CTHS, 1996, 539 p.
- Cursente 1998** : CURSENTE (B.), *Des maisons et des hommes. La Gascogne médiévale (XI^e-XV^e siècle)*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, Collection Tempus, 1998, 605 p.
- Cursente 2000**: CURSENTE (B.), “ Le village pyrénéen comme “ village à maisons ”. Premières propositions ”, dans BERTHE (M.) et CURSENTE (B.) éd., *Villages pyrénéens. Morphogenèse d'un habitat de montagne*, Coll. Méridiennes, CNRS/Université de Toulouse-Le Mirail, 2000, p. 157-169.
- Conesa 2000** : CONESA (M.), *Territoires montagnards et systèmes familiaux en Cerdagne française et espagnole à l'époque moderne*, mémoire de DEA, Université de Perpignan, 2000, 320 p.
- Davasse et al. 1997** : DAVASSE (B.), GALOP (D.), RENDU (C.), « Paysages du Néolithique à nos jours dans les Pyrénées de l'Est d'après l'écologie historique et l'archéologie pastorale », *La dynamique des paysages protohistoriques, antiques, médiévaux et modernes*, XVII^e rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes, Editions APDCA, Sophia Antipolis, 1997, pp. 577-599.
- Galop 1998** : GALOP (D.), *La forêt, l'homme et le troupeau dans les Pyrénées, 6000 ans d'histoire de l'environnement entre Garonne et Méditerranée*, Toulouse, Université de Toulouse le Mirail, GEODE, Laboratoire d'Ecologie Terrestre et FRA.M.ESPA éd., 1998, 285 p.
- Guilaine 1991** : GUILAINE (J.) « Introduction » in GUILAINE (J.) dir., *Pour une archéologie agraire*, Paris, Armand Colin, p. 19-28.
- Moreno et Poggi 1998** : MORENO (D.), et POGGI (G.), « Identification des pratiques agro-sylvo-pastorales et des savoirs naturalistes locaux : mise à contribution de l'écologie historique des sites », in Rousselle (A.) éd., *Monde rural et histoire des sciences en Méditerranée. Du bon sens à la logique*, Presses Universitaires de Perpignan, Collection Etudes, p. 151-164.
- Parain 1979** : PARAIN (C.), “ Esquisse d'une problématique des systèmes européens d'estivage à production fromagère ”, *Outils, ethnies et développement historique*, Paris, Editions sociales, p. 373-401 [1^{ère} édition : l'ethnographie, n° 62-63, 1968-1969].
- Rendu et al. 1999** : RENDU (C.), CAMPMAJO (P.), DAVASSE (B.), GALOP (D.), EVIN (J.), FONTUGNE (M.), “ Archéologie pastorale et histoire de l'environnement en haute montagne : l'apport des datations radiocarbone ”, in *14C et archéologie, 3e Congrès international*, Lyon 6-10 avril 1998, EVIN (J.), OBERLIN (Ch.), DAUGAS (J.-P.) et SALLES (J.-F.) éd., Mémoires de la Société Préhistorique Française, Tome XXVI 1999 et supplément 1999 de la *Revue d'archéométrie*, p. 411-417.
- Rendu 2001** : RENDU (C.), « Fouiller des cabanes de bergers : pour quoi faire ? » in GUILAINE (J.) éd., *La très longue durée, Etudes Rurales* n°153-154, 2001, p.151-176.
- Rendu 2003a** : RENDU (C.), *La Montagne d'Enveig. Une estive pyrénéenne dans la longue durée*, Perpignan, Ed. du Trabucaire, 606 p.
- Rendu 2003b** : RENDU (C.), Pour faire le portrait d'une montagne... Ombres et lumières autour d'Enveig (Pyrénées-Orientales), *Enquêtes rurales* n° 9, Cahiers de la MRSH XXXII, Caen, 2003, p. 11-30.
- Rendu sous-presses** : RENDU (C.), Des cabanes aux maisons : les transformations d'une estive pyrénéenne du Moyen Âge aux Temps Modernes, *Montagnes du Sud*, Colloque du CTHS, Toulouse, 2001.
- Ott 1993** : OTT (S.) *Le cercle des montagnes. Une communauté pastorale basque*, traduit par T. Jolas, Paris, Ed. du CTHS, 1993, 267 p.
- Ruas 2003** : RUAS (M.-P.), « Des céréales et des fruits dans le niveau incendié de la cabane 81 », in C. Rendu, *La Montagne d'Enveig. Une estive pyrénéenne dans la longue durée*, Perpignan, éd. du Trabucaire, 2003, p. 393-412.
- Sigaut 1975** : SIGAUT (F.), *L'agriculture et le feu. Rôle et place du feu dans les techniques de préparation du champ de l'ancienne agriculture européenne*, Paris-La Haye, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales et Mouton and co, 320 p.
- Vannière et al. 2001** : VANNIERE (B.), GALOP (D.), RENDU (C.), DAVASSE (D.), Feu et pratiques agropastorales dans les Pyrénées-Orientales : le cas de la montagne d'Enveig (Cerdagne, Pyrénées-Orientales, France), *Sud-Ouest Européen*, n°11, juin 2001, pp. 29-42.
- Viader 2003** : VIADER (R.), *L'Andorre du IX^e au XIV^e siècle. Montagne, féodalité et communautés*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, Coll. Tempus, 2003, 440 p.
- Vigne 1998** : VIGNE (J.-D.), Faciès culturels et sous-système technique de l'acquisition des ressources animales. Application au Néolithique ancien méditerranéen ”, *Rencontres méridionales de Préhistoire récente, Deuxième session*, Arles, 1996, Ed. APDCA, Antibes, 1998, p. 27-45.